

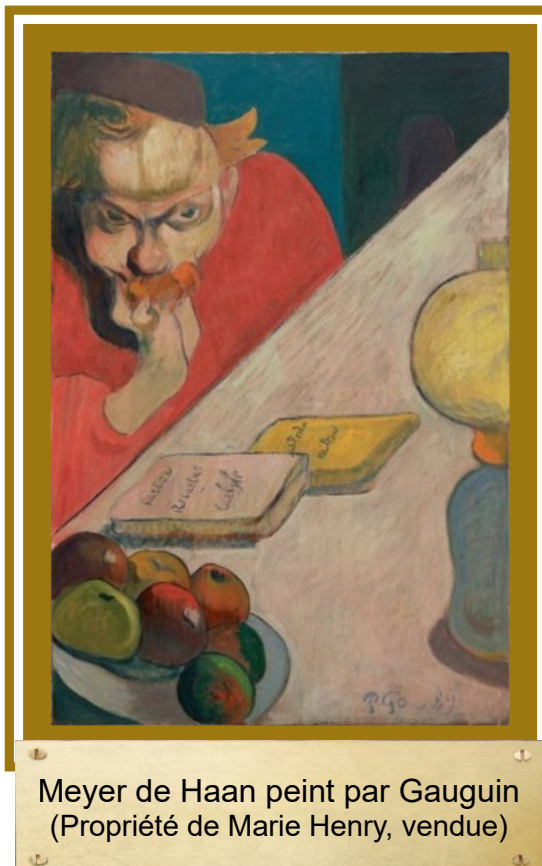
La tante aux tableaux

Il m'arrive ce qu'il arrive aux vieux crabes, les artères qui durcissent, le cerveau qui ramollit, l'engin qui ne sert plus à grand-chose, sinon à pisser, et encore, de travers en arrosant les charentaises.

Je décide enfin d'enjamber quatre-vingts années comme on saute un ruisseau, je mets une thune dans la machine à remonter le temps et me voici en 1948, à Rosporden. Ma mère me demande – c'est un ordre – de l'accompagner chez « La tante », institutrice en CM à l'école des filles. Elle habite une grande maison bourgeoise à la sortie de la ville sur la route de Kernével, je me pose alors la question " Pourquoi maman tient à ce que je sois présent ? " Je n'ai encore pas trouvé de réponse.

Nous sommes accueillis par Véro et Léa, ses filles mais je ne me souviens plus de la présence de la tante, Ida Cochenec ni d'avoir vu des Gauguin, des De Haan, des Sérusier, des Filiger. Je me suis fait minuscule, écoutant ce que disent les adultes, mal à l'aise dans cet endroit trop froid, trop guindé pour un gamin de 10 ans.

Maintenant, je dois vous raconter la rocambolesque histoire de la mère de Ida, Marie Henry, dite Marie Poupée. C'est une histoire qu'on ne raconte pas aux enfants, qu'on murmure le soir, dans un coin de cuisine, entre gens qui ont tout connu de la vie. Je ne sais pas comment elle a pu arriver à mes oreilles.



À la fin du XIXème siècle, Marie Poupée tenait la Buvette de la plage au Pouldu, refuge de peintres désargentés dont le plus célèbre était Paul Gauguin. Celui-ci y avait été invité par Meyer De Haan, un peintre hollandais qui voyait en lui un maître de l'impressionnisme dont il voulait s'inspirer. Le Pouldu devint un idéal de vie communautaire pour ces rapins bohèmes et il flottait dans l'auberge de Marie un parfum d'anarchie : ces « barbouilleurs » ne se mirent-ils pas à peindre murs, plafonds, portes, fenêtres avec l'accord de la tenancière ? Et le nabot disgracieux qu'était Meyer De Haan ne finit-il pas dans le lit de la bonne hôtesse ?

Et Gauguin, cet athlète jaloux, put ainsi assister aux ébats des deux amants à travers les cloisons de bois de l'auberge, ce qui fit dire à certaines mauvaises langues que le fruit des amours de Marie et de Meyer n'était pas de celui-ci mais de Paul Gauguin. « Pensez donc, Marie-Jeanne, cette auberge est un lieu de perdition, une fille-mère en compagnie de mâles en chaleur, sans foi ni lois ... »

Mais fin 1890, la plupart de ces peintres quittent la Buvette de la plage : Gauguin part pour Tahiti, Meyer De Haan, malade, rejoint sa famille à Amsterdam où il mourra bientôt, pour Sérusier c'est Châteauneuf-du-Faou. Seuls restent sur place Filiger et Maufra. Pas suffisant pour Marie Poupée qui loue l'auberge, récupère son butin de guerre, esquisses, toiles, panneaux de bois et, enceinte va accoucher à la maternité de Lorient où naît Ida en juin 91. Elle s'en sépare, la met immédiatement en nourrice à Lorient et s'en retourne à Moëlan où elle est née. Cette femme qui, toute sa vie aura tiré le diable par la queue, se retrouve propulsée au rang de la bourgeoisie locale. Quelle ascension ! Elle s'installe plus tard à Kerfany-les-pins mais ne déclare ses deux filles, Léa et Ida, à l'État Civil qu'en 1920, sans nommer les pères. Elle qui n'avait pu avoir une solide instruction fera en sorte que ses deux filles poursuivent des études : elles deviendront toutes deux institutrices. Ida se maria avec un instituteur, oncle de ma mère et devint pour la famille Cochenne, « La tante qui possédait des tableaux de maîtres ».



Marie Henry allaitant Léa
Meyer de Haan
(Propriété de Marie Henry, vendue)